

JUDYTA STACHNIAK

TROIS FIGURES FEMININES FACE A LA PASSION AMOUREUSE
ET LA PASSION DU POUVOIR
LA REINE MORTE ET LE CARDINAL D'ESPAGNE
DE HENRY DE MONTHERLANT

Ayant plusieurs significations aussi bien que différentes portées et nuances, la notion de *la passion* peut être simplement définie comme «état affectif et intellectuel assez puissants pour dominer la vie de l'esprit, par l'intensité de ses effets, ou par la permanence de leur action»¹. Notre étude a adopté cette façon générale de concevoir la passion pour en parler plus particulièrement dans la perspective de l'amour et du pouvoir.

Notre propos sera de présenter les rapports entre ces deux passions tels que les a décrits l'un des dramaturges du XX^e siècle, Henry de Montherlant. L'analyse sera basée sur ses deux œuvres: *La Reine morte*, écrite en 1942, et *Le Cardinal d'Espagne* qui date de 1960. Nous y avons trouvé matière à développer largement ces notions. Certains critiques prétendent qu'il existe un lien entre les personnages d'Inès de Castro, de l'Infante de Navarre et de Jeanne la Folle, fondé non seulement sur les similitudes mais aussi sur les différences entre ceux-ci. En outre, ces trois figures féminines diffèrent des autres peintes par Montherlant, par la force exceptionnelle de leur personnalité ou par la puissance de leurs traits positifs. Il est surprenant aussi de voir la délicatesse sinon une véritable tendresse avec lesquelles l'écrivain parle de ses héroïnes, étant donné sa misogynie manifestée vivement dans ses autres œuvres. *La Reine morte* et *Le Cardinal d'Espagne* présentent à leurs lecteurs

Lic. ès L. JUDYTA STACHNIAK – assistante à Chaire des Littératures romanes de l'Institut de la Philologie romane de l'Université Catholique de Lublin; adresse pour correspondance: ul. Paderewskiego 4/36, PL 20-860 Lublin; tel. 7411272; e-mail: jstach@kul.lublin.pl

¹ *Le Nouveau Petit Robert*, Dictionnaires Le Robert, Paris, 1993, p. 1605.

trois figures féminines dont chacune possède ses traits uniques et originaux aussi bien que des aspects conjoints.

Bien qu'elles ne soient pas les personnages principaux, toutes les trois femmes jouent les rôles importants dans les œuvres analysées: elles influent sur les événements des pièces, marquent leur présence par des mots et des actes, expriment leur vouloir et influencent les pensées et les attitudes des monarques.

Le sort des Inès de Castro, Infante et Jeanne la Folle se laisse rapprocher par les sentiments qu'elles éprouvent: la déception et le désespoir dans lesquels elles se plongent ou contre lesquels elles essayent de lutter, la folie que toutes ces femmes partagent – quelle que soit la dimension de la démence: métaphorique ou littéraire, la mort – physique ou spirituelle, enfin l'échec que les héroïnes subissent ou auquel elles échappent.

L'analyse des œuvres de l'écrivain apporte au lecteur la découverte des différentes conceptions de l'amour et du pouvoir telles que les a vues et conçues Henry de Montherlant.

LA PASSION DE L'AMOUR. DIFFÉRENTES CONCEPTIONS

La première sorte d'amour que nous avons distinguée – amour conjugal, concerne deux des héroïnes montherlantiennes: doña Inès de Castro et la reine Jeanne la Folle. Celle-là, étant épouse, l'éprouve et le soigne constamment si bien qu'elle semble combler tout son entourage avec ce sentiment, tandis que celle-ci, veuve en deuil permanent, essaye de garder son amour et de le faire revivre par ses souvenirs et ses rêves.

Il faut souligner que, bien que le statut des deux femmes soit différent: épouse et veuve, on peut voir quelques ressemblances dans l'affection des deux femmes.

Tout d'abord il faut noter que l'essentiel dans l'amour d'Inès de Castro aussi bien que dans celui de Jeanne la Folle paraît être avant tout «aimer, donner l'amour», tandis que «être aimée, avoir de la réciprocité» reste moins important, secondaire.

Doña Inès avoue elle-même:

INES: [...] Je n'ai pas été faite pour lutter mais pour aimer. Toute petite, quand la forme de mes seins n'était pas encore visible, j'étais déjà pleine d'amour pour mes poupées; et il y en avait toujours une que j'appelais l'Amant, et l'autre la Bien-Aimée. Et déjà, si l'on m'avait ouvert la poitrine, il en aurait coulé de

l'amour, comme cette sorte de lait qui coule de certaines plantes, quand on en brise la tige. Aimer, je ne sais rien faire d'autre².

Ainsi, Georges Bordonove la nomme «incarnation de l'amour»³. Il écrit aussi: «[...] Inès, qui est l'amour [...] est le seul être pur»⁴. De même Louis Chaigne constate: «Elle est limpide comme l'eau»⁵. Les mots de Jeanne Sandelion ne vont que partager cette opinion commune des critiques: «Inès, c'est l'amour féminin à l'état pur [...]. Elle n'est qu'amour...»⁶.

Autant doña Inès s'exprime dans l'amour, autant la reine Jeanne trouve l'acte d'aimer l'essentiel dans sa vie. Nous le découvrons quand elle confesse au Cardinal Cisneros:

LA REINE: Dans toute ma famille, et tout ce qui m'approche, et cela depuis que j'existe, je n'ai connu personne que moi qui aimât. J'en ai vu prendre des mines horrifiées parce que j'avais baisé les pieds de mon roi mort. C'est qu'ils n'avaient jamais aimé. Il y a toujours deux mondes impénétrables l'un pour l'autre. [...] Le monde de ceux qui aiment et le monde de ceux qui n'aiment pas. Je suis du monde de ceux qui aiment, et ne suis même que de ce monde-là⁷.

Les deux héroïnes placent donc l'acte d'aimer devant tout autre; «être aimée» paraît peu important, or, c'est la réciprocité dans l'amour ou son manque qui influe sur elles le plus et qui forme leurs attitudes envers les autres. Paule d'Arx écrit:

[...] Montherlant répète sans cesse qu'il vaut mieux aimer qu'être aimé, mais [...] dans l'ensemble de son œuvre, les hommes s'irritent de l'indifférence de l'être aimé et [...] les femmes s'en affligent profondément⁸.

Tel est le cas de Jeanne la Folle qui n'a pas reçu d'amour de la part de son mari, sauf, peut-être, le plaisir charnel. Nous l'apprenons lorsque le Cardinal Cisneros dissipe brutalement les souvenirs jamais arrivés de la souveraine:

² Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, Paris: Gallimard, 1996, acte II, tableau II, scène 5, p. 100.

³ Georges BORDONOVE, *Henry de Montherlant*, Paris: Editions Universitaires, 1954, p. 70.

⁴ *Ibid.*, p. 72

⁵ Louis CHAIGNE, *Vies et œuvres d'écrivains*, Paris: Editions Lanore, 1962, p. 33.

⁶ Jeanne SANDELION, *Montherlant et les femmes*, Paris: Plon, 1950, p. 119.

⁷ Henry de MONTHERLANT, *Le Cardinal d'Espagne*, Paris: Gallimard, 1960, acte II, scène 3, p. 71-72.

⁸ Paule d'ARX, *La femme dans le théâtre de Montherlant*, Paris: Nizet, 1973, p. 154.

CISNEROS: Allons! Le roi vous frappait, il vous enfermait à clef des jours et des jours, il vous trompait avec n'importe qui, votre foyer était un enfer. Pardonnez-moi, ce sont là des faits qui ont couru toute l'Europe⁹.

Son amour a été doublement déçu: d'abord par l'infidélité de Philippe, ensuite par sa mort. Le manque de réciprocité a entraîné la fuite dans les rêves et la folie – recherche désespérée de désolation, le refus du monde, le désir de destruction et la passion du rien, bref, la volonté de s'anéantir.

Par contre Inès, elle, non seulement gagne le sentiment réciproque de son mari, mais en plus c'est par cet amour partagé qu'elle se crée, par ce sentiment reçu qu'elle commence à exister. Inès parle de Pedro à Ferrante:

INES: Le jour où je l'ai connu est comme le jour où je suis née. Ce jour-là on a enlevé mon cœur et on a mis à sa place un visage humain¹⁰.

Elle constate même devant son mari:

INES: Vous, je vous ai trouvé tout créé, et c'est vous ensuite qui m'avez créée¹¹.

Ajoutons à ceci l'opinion de Paul Ginestier:

[...] la femme parfaite s'offre comme objet et, sur l'amour donné et reçu, elle se crée. Inès n'est pas une femme qui aime, elle *est* l'amour et ne peut plus se dissocier de Pedro¹².

Quelle que soit donc l'importance de l'acte d'aimer, la réciprocité paraît avoir une conséquence décisive pour la vie des héroïnes car elle permet à Inès de se former, lui donne la force créatrice, tandis que son manque pousse la reine Jeanne dans l'abîme du néant.

La deuxième ressemblance que nous pouvons dégager dans l'amour conjugal des deux femmes c'est son aspect charnel.

Jeanne Sandelion appelle l'épouse de don Pedro «une femme avide»¹³ et explique ensuite:

⁹ Henry de MONTHERLANT, *Le Cardinal d'Espagne*, acte II, scène 3, p. 71.

¹⁰ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte I, tableau II, scène 5, p. 44.

¹¹ *Ibid.*, acte I, tableau II, scène 4, p. 40.

¹² Paul GINESTIER, *Montherlant*, Paris: Seghers, 1973, p. 28.

¹³ Jeanne SANDELION, *Montherlant et les femmes*, p. 118.

Inès, elle, est vraiment une amante, une amoureuse; elle n'aime plus en imagination, comme les vierges, mais en chair et en sang¹⁴.

Citons ses mots dans lesquels l'héroïne raconte à Ferrante les premiers moments passés avec Pedro:

INES: C'était pendant la fête du Trône, dans les jardins de Montemor. Je m'étais retirée un peu à l'écart, pour respirer l'odeur de la terre mouillée. Le Prince me rejoignit. [...] Il me dit que, sitôt qu'il avait entendu ma voix, il s'était mis à m'aimer. Cela me rendit triste. Je le revis plusieurs fois dans la campagne du Mondego. Il était toujours plein de réserve, et moi j'étais toujours triste. Enfin je lui dis: «Laissez-moi seulement mettre ma bouche sur votre visage, et je serai guérie éternellement». Il me le laissa faire, et il mit sa bouche sur le mien. Ensuite son visage ne me suffit plus, et je désirai de voir sa poitrine et ses bras¹⁵.

Plus loin, elle dégage devant don Pedro ses désirs:

INES: [...] ... un peu moins de ciel bleu, et le corps de l'homme que j'aime...¹⁶.

Quand Ferrante lui permet de voir Pedro emprisonné, l'amante pose à celui-là une question significative:

INES: Ne pourrai-je entrer au château, et rester seule un instant avec lui?¹⁷

Enfin, lorsqu'elle retrouve son époux devant le château de Santarem, ses paroles réalistes expriment ses désirs qu'elle ne cherche pas à cacher ni dont elle n'a pas honte:

INES: [...] Et voilà que je t'ai retrouvé. Et j'ai retrouvé l'odeur de tes vêtements... Quand je t'ai vu, mon cœur a éclaté. Ah! laisse-moi boire encore. Que je te tienne dans ma bouche comme font les féroces oiseaux quand ils se possèdent en se roulant dans la poussière¹⁸.

L'accueil de la jeune femme est tellement impatient, désireux et même concupiscent que Pedro constate, tout en riant:

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte I, tableau II, scène 5, p. 44-45.

¹⁶ *Ibid.*, acte II, tableau II, scène 4, p. 86-87.

¹⁷ *Ibid.*, acte II, tableau I, scène 3, p. 80.

¹⁸ *Ibid.*, acte II, tableau II, scène 4, p. 87.

PEDRO: [...] Tu t'es jetée sur moi comme le loup sur l'agneau!¹⁹

Significatifs paraissent aussi les mots d'Inès au moment où elle croit qu'on va la séparer de son bien-aimé:

INES: Attends, ma mort, attends. Que d'abord je sois satisfaite²⁰.

Le même ton de concupiscence pouvons nous retrouver dans les paroles de la reine Jeanne qui ose rêver en présence du Cardinal:

LA REINE: Il y avait un roi qui s'appelait Philippe. Sa peau sentait bon. Ses cheveux sentaient bon.

[...]

Parfois, l'été, il dormait nu...

[...]

Alors sa poitrine était comme les montagnes. Ses jambes étaient comme les racines quand elles s'étendent au pied des arbres. Sa toison était comme la toison des bêtes...²¹.

Ces mots-ci découvrent devant le lecteur le désir profond de la reine d'idéaliser son mari défunt, d'embellir les souvenirs de sa vie conjugale. Même la réplique âpre du Cardinal qui doit lui rappeler la réalité (acte II, scène 3, p. 71), n'est pas capable d'arracher la reine de son propre monde parfait.

Les grands de la cour paraissent partager le jugement réaliste de Cisneros:

ARALO: [...] notre Jeanne la Folle, qui adorait ensemble et détestait son mari. Elle le pleure depuis onze ans, elle n'existe que par sa douleur, et vivant elle le persécutait.

ESTIVEL: La reine Jeanne n'aimait pas son mari; elle aimait le lit de son mari; rien d'autre²².

D'ailleurs, Jeanne la Folle semble, ne fût-ce que par un petit instant, reconnaître l'abîme entre le passé réel et ses rêves, quand elle dit:

¹⁹ *Ibid.*, acte II, tableau II, scène 4, p. 86.

²⁰ *Ibid.*, scène 5, p. 91.

²¹ Henry de MONTHERLANT, *Le Cardinal d'Espagne*, acte II, scène 3, pp. 70-71.

²² *Ibid.*, acte I, scène 4, p. 28.

LA REINE: [...] j'ai un beau rêve – toujours avec mon roi Philippe – qui rachète mille heures de mes journées, et je ne me couche jamais sans dire: «Seigneur, rendez-moi dans mes rêves ce que vous m'avez retiré dans la vie»²³.

Pourtant elle semble oublier ses propres paroles en ajoutant tout de suite:

LA REINE: [...] Il y a dans ma vie un souvenir et c'est cela qui me permet de supporter cette vie²⁴.

Que les mots de Paule d'Arx en soient le commentaire:

Dans le décor aride où Jeanne passera désormais des jours sans clarté et des nuits sans sommeil, elle rassemble les débris de son amour qui lui serviront à justifier sa totale démission. Remodelé par les mains du temps et de la distance, nimbé de la lumière transfiguratrice de la mort, le visage de Philippe prend les traits séraphiques pour inspirer à la reine de douces rêveries²⁵.

Tout en analysant le monde idéal que la reine Jeanne s'est créé, il faut se poser la question: est-ce que Inès de Castro n'idéalise pas son mari non plus? Est-ce qu'elle le voit tel qu'il est ou peut-être son grand amour embellit son époux?

Le texte de *La Reine morte* nous fournira beaucoup d'éloges de don Pedro prononcés par doña Inès amoureuse. Qu'il suffise de rappeler ici l'exaltation suprême de doña Inès: elle renonce au ciel car c'est la terre qui lui offre, grâce au Prince, le bonheur total:

L'INFANTE: [...] Mais pourquoi regarder le ciel? Regarder le ciel me ramène toujours vers la terre, car, les choses divines que je connais, c'est sur la terre que je les ai vécues²⁶.

Les critiques littéraires refusent leur sympathie à don Pedro et montrent les faiblesses de ce personnage. D'après eux, le Prince – homme tout à fait ordinaire, n'égale pas Inès en son caractère exceptionnel et supérieur.

Tout d'abord, don Pedro n'a pas assez de courage pour avouer à son père qu'il est marié et que son épouse attend un enfant. Par contre doña Inès

²³ *Ibid.*, acte II, scène 3, p. 70.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Paule d'ARX, *La femme dans le théâtre de Montherlant*, p. 155.

²⁶ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte II, tableau II, scène 5, p. 104.

n'hésite pas à le faire: elle annonce au roi son mariage et la naissance proche de l'enfant. De ce fait-là viennent sûrement les mots de Georges Bordonove:

[...] Pedro, ami de facilité, un peu craintif, un peu hypocrite, soumis sans l'être à l'autorité de son père...²⁷

Il semble avoir peur de régner et de regarder au-delà de son petit bonheur privé. Louis Chaigne écrit:

Pedro est un personnage assez falot, peu digne et assez peu fier de son titre de prince, assez frileux devant les perspectives du pouvoir, émouvant dans son amour, mais trop enfermé dans les limites d'un bonheur tout individuel. [...] Libéré de l'amour légitime dont il est le prisonnier, peut-on espérer qu'il se grandira à la hauteur où le veut son père, qu'il deviendra son remplaçant à la fois noble, grand et charitable?²⁸

André Blanc voit dans don Pedro un amant typique, ordinaire, qui, cette fois-ci également, n'est pas capable d'égaliser doña Inès en son amour:

Pedro est-il même un amant hors ligne? Non. Il aime Inès et il aime l'aimer [...], ce qui peut être considéré comme une parole douteuse. Sans doute aime-t-il surtout être aimé²⁹.

L'opinion des critiques sur Pedro est donc très sévère, or, doña Inès de Castro, dans les paroles adressées à son époux, paraît répondre non seulement au roi mais aussi à tous les critiques:

INES: Il m'a dit aussi un peu de mal de toi. Mais, quand on me dit du mal de toi, cela ne me peine pas. Au contraire, il me semble que je t'en aime davantage, que tu en es davantage à moi seule³⁰.

L'analyse des deux figures féminines dégage un autre trait de leur ressemblance qu'est le désir de tendresse. Aussi bien Inès de Castro que Jeanne la Folle portent en elles la faim de douceur. Toutes les deux, elles ont besoin, pour exister, qu'on leur montre de l'attachement, de l'affection, de la clémence, enfin, de l'amour.

²⁷ Georges BORDONOVE, *Henry de Montherlant*, p. 71.

²⁸ Louis CHAIGNE, *Vie et œuvres d'écrivains*, p. 32

²⁹ André BLANC, *La Reine morte. Montherlant*, Paris: Hatier, 1970, p. 37.

³⁰ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte II, tableau II, scène 5, p. 90.

Inès de Castro, qui a la chance d'être entourée de tous ces sentiments, prend peur lorsque son bonheur paraît être bouleversé. Elle reproche à don Pedro:

INES: [...] Mais quoi? Pourquoi me lâcher ainsi brusquement? Il ne fallait pas me prendre contre toi, si c'était pour me lâcher ainsi. Reprends-moi auprès de toi, que je ne meure pas³¹.

De même la reine Jeanne éprouve un grand besoin de tendresse qui pourrait être un remède contre son indifférence pour le monde et la haine envers les hommes. Elle se confie au Cardinal:

LA REINE: Un peu de douceur me guérirait, mais je sais que c'est demander beaucoup³².

Il faut souligner enfin que les deux femmes montrent une impatience à retenir l'objet aimé auprès d'elles, de posséder impartialement l'homme élu, sinon de constituer une unité inséparable avec leur bien-aimé.

Doña Inès, tout obéissante au roi, rapporte à son mari la proposition de celui-là: accepter l'annulation de son mariage par le pape et une nouvelle union de Pedro avec l'Infante, devenir la maîtresse du Prince, pourtant, tout de suite, elle ajoute précipitamment:

INES: [...] Mais moi je ne veux pas, je veux que tu restes à moi seule³³.

De même, le désespoir total de la reine Jeanne, la coexistence de l'amour fou et de la haine infinie dans l'âme de la souveraine, sa sensualité et sa concupiscence inassouvie, poussent Paule d'Arx à écrire:

Jeanne a transformé la passion amoureuse en un idéal aux exigences parfaitement inconciliables avec les réalités de la vie. [...] elle souhaitait constituer avec l'être aimé une totalité indissoluble et s'enfermer dans la tour aveugle d'une insurpassable tendresse³⁴.

Si les ressemblances entre les deux femmes paraissent évidentes, il ne faut pas oublier pourtant ce qui les distingue.

³¹ *Ibid.*, acte I, tableau II, scène 4, p. 41.

³² Henry de MONTHERLANT, *Le Cardinal d'Espagne*, acte II, scène 3, pp. 67-68.

³³ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte II, tableau II, scène 4, p. 88.

³⁴ Paule d'ARX, *La femme dans le théâtre de Montherlant*, p. 154.

En dépit de [...] la constante volonté de la reine de se définir par amour, il faut remarquer que Jeanne n'est pas, comme Inès, tout amour [...]. L'affectueuse bonté d'Inès s'attire une unanime sympathie et libère de leurs trop lourds secrets jusqu'à l'Infante et Ferrante, alors que les démonstrations d'amour de la reine détériorent encore les relations péniblement établies entre elle et son entourage³⁵.

L'amour d'Inès de Castro abonde en aspects dont manque le sentiment de la reine.

Jeanne Sandelion appelle la femme de don Pedro «une anxieuse»³⁶: elle éprouve constamment peur pour ce qu'elle aime, pour elle-même, bref – pour son amour, pressent un malheur qui menace son mariage. Elle dit à Pedro:

INES: Cette douceur mêlée de tristesse, c'est bien le goût de notre amour. Vous ne m'avez donné que des joies; pourtant, toujours, quand je pensais à vous, si j'avais voulu j'aurais pu me mettre à pleurer. Depuis deux ans, sur nous, cette menace, cette sensation d'une pluie noire sans cesse prête à tomber et qui ne tombe pas. [...] j'en ai assez d'avoir tous les jours peur. De retrouver chaque matin cette peur, au réveil, comme un objet laissé la veille au soir sur la table. La peur, toujours la peur! La peur qui vous fait froid aux mains...³⁷.

Inès est une anxieuse, mais en même temps on ne peut pas nier son courage. Jeanne Sandelion écrit:

Cet amour la rend faible, mais forte aussi, tremblante mais vaillante, cœur de louve et d'agneau: louve pour ce qu'elle aime, mais, pour ce qui la concerne, véritable agneau de sacrifice³⁸.

C'est de cette ambiguïté sûrement que viennent les mots sur son enfant, que voici:

INES: [...] pour le défendre, lui, je me sens tous les courages³⁹.

aussi que sa détermination de demeurer auprès de son mari:

INES: [...] Et s'il le faut, mourir avec lui ou pour lui⁴⁰.

³⁵ *Ibid.*, p. 155.

³⁶ Jeanne SANDELION, *Montherlant et les femmes*, p. 117.

³⁷ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte I, tableau II, scène 4, p. 39.

³⁸ Jeanne SANDELION, *Mantherlant et les femmes*, p. 119.

³⁹ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte I, tableau II, scène 4, p. 40.

⁴⁰ *Ibid.*, acte II, tableau II, scène 5, p. 99.

Les critiques littéraires insistent aussi sur le goût du bonheur qui apparaît chez doña Inès. André Blanc l'appelle même «obsession du bonheur»⁴¹. Rappelons les mots de l'héroïne:

FERRANTE: [...] Pourquoi vous marier?

INES: Mais ... pour être plus heureuse⁴²

Et plus loin, aussi, la conversation avec le roi:

INES: [...] Moi, je voudrais m'enfoncer au plus profond de l'amour partagé et permis, comme dans une tombe, et que tout cesse, que tout cesse...⁴³

Il faut souligner également «le désir d'éternité et le goût de l'instant»⁴⁴ qui apparaît dans le personnage d'Inès de Castro et qui constitue la partie intégrale de son amour.

L'héroïne essaye de vivre l'instant présent de toutes ses forces, mais en même temps elle le regrette beaucoup, ne pouvant pas immortaliser le maintenant heureux. Lisons ces mots adressés à don Pedro:

INES: [...] Combien de fois, dans notre maison, m'y trouvant avec vous, je me suis représenté le temps où ces heures seraient du passé. Je les regrettais dans le moment même que je les vivais. Et elles m'étaient doublement chères, d'être, et que j'en puisse jouir, et déjà que je n'en puisse jouir plus⁴⁵.

De même, lorsque le roi vient dans sa maison et la menace pressentie par doña Inès semble se réaliser mettant fin au bonheur conjugal, l'héroïne constate:

INES: Instant tellement pareil à celui que j'ai attendu.

[...]

Peut-être que, pendant des années, il me va falloir vivre sur cette minute que je viens de vivre. Je le savais, mais pas assez⁴⁶.

⁴¹ André BLANC, *Reine morte. Montherlant*, p. 41.

⁴² Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte I, tableau II, scène 5, p. 47.

⁴³ *Ibid.*, acte III, scène 6, pp. 128-129.

⁴⁴ André BLANC, *La Reine morte. Montherlant*, p. 41.

⁴⁵ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte I, tableau II, scène 4, p. 38.

⁴⁶ *Ibid.*, acte I, tableau II, scène 4, p. 41

Si l'on ajoute enfin la scène où Inès revoit Pedro emprisonné et les mots du Prince, l'analyse du goût de l'instant paraît être complète.

INES: Je songe à l'instant où je vais te quitter.

PEDRO: Inès, toujours dans le passé ou l'avenir! Toujours à me regarder comme si c'était la dernière fois⁴⁷.

L'amour d'Inès est tellement grand qu'il concerne non seulement le Prince et son enfant, mais en plus il s'étend sur les gens – pourrait-il paraître – tout à fait étrangers.

Doña Inès plaint auprès de Ferrante le sort des soldats royaux, tout en voulant donner un nouveau but à la vie du monarque:

INES: [...] si vous ne croyez plus aux affaires du royaume, il y a des actes qu'un roi peut faire pour son peuple, et qui ne sont que de l'homme pour l'homme. Il y a dans votre royaume cette grande misère, cette maladie de la faim [...] j'ai vu les capitaines de votre armée [...] ils demandaient l'aumône. [...] Et moi, si j'avais été le roi, j'aurais voulu aller dénouer leurs mains moi-même et leur dire: «Plus jamais vous n'aurez faim». [...] ... dorénavant j'aurai beau manger et manger à ma guise, j'aurai toujours faim, tant qu'eux ne seront pas rassasiés⁴⁸.

Ainsi, l'amour d'Inès ne se limite pas à l'aspect conjugal ou charnel mais, face aux souffrants et malades, il se transforme en charité chrétienne qui «ne cherche pas son intérêt, [...] ne se réjouit pas de l'injustice...»⁴⁹

Par là-même, elle sait aimer sans condition, sans rationner son sentiment. D'où aussi sa réponse au roi qui se plaint que le Prince ne mérite pas son amour:

INES: Oh! si on se met à calculer ce que les êtres méritent!⁵⁰.

L'analyse de l'amour conjugal d'Inès de Castro ne peut pas manquer de notice sur «l'amour prématernel» comme le nomme Jeanne Sandelion⁵¹ car

⁴⁷ *Ibid.*, acte II, tableau II, scène 5, p. 90.

⁴⁸ *Ibid.*, acte III, scène 6, p. 129.

⁴⁹ 1 Cor 13, 5-6.

⁵⁰ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte II, tableau I, scène 3, p. 82.

⁵¹ Jeanne SANDELION, *Montherlant et les femmes*, p. 120.

[...] dans les vraies femmes, les deux vocations se concilient, se compènètrent et se complètent⁵².

Tel est le cas de notre héroïne chez qui les deux états: épouse et mère sont inséparables.

Bien que nous reparlions de l'amour maternel plus loin, il nous faut maintenant nous pencher sur cet amour plus attentivement pour montrer l'unité des deux vocations.

Inès de Castro partage son amour entre son mari et son enfant et sa joie vient du fait qu'elle porte en elle le fils de cet homme-ci et pas d'un autre. Elle dit à Pedro:

INES: [...] ce que je lui donne, non seulement je ne vous le prends pas, mais en le lui donnant je vous le donne. Je te tiens, je te serre sur moi, et c'est lui⁵³.

Voilà pourquoi André Blanc constate:

[...] la mère ne lutte pas contre l'amante, père et fils se confondent dans le même amour⁵⁴.

De surcroît, le lien entre les deux personnes aimées est tellement profond que la souffrance de l'un frappe l'autre. Ainsi, lorsque les soldats arrêtent don Pedro, sa femme s'écrie:

INES: Dieu! il me semble que le fer tranche de moi mon enfant⁵⁵.

Que les mots de Jeanne Sandelion nous servent ici de conclusion:

Inès n'est pas une mère à l'état pur, comme le sont les femmes qui n'ont pas aimé leur mari, ou bien ont cessé de l'aimer; son bonheur est *d'abord* d'attendre un enfant de l'homme qu'elle adore...⁵⁶.

Après avoir souligné les traits spécifiques de l'amour d'Inès de Castro, passons à présent à la question du sentiment amoureux de Jeanne la Folle, car la passion de celle-ci possède également son aspect original et unique.

⁵² *Ibid.*

⁵³ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte I, tableau II, scène 4, p. 40.

⁵⁴ André BLANC, *La Reine morte. Montherlant*, p. 42.

⁵⁵ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte I, tableau II, scène 6, p. 49.

⁵⁶ Jeanne SANDELION, *Montherlant et les femmes*, p. 120.

L'amour de la reine d'Espagne est le sentiment dans lequel l'héroïne se consume. D'où peut-être son besoin constant de boire.

LA REINE: (*Elle boit dans un bol de terre.*) Je ne peux plus faire un geste, que boire un peu d'eau passée dans de la neige, quand je souffre trop. C'est cette petite eau qui me maintient en vie toute la journée. Il faut que je vive au moins jusqu'au moment où je boirai ma petite eau⁵⁷.

Pour la souveraine folle, cette eau remplace son mari défunt: elle boit de l'eau comme si elle prenait des forces de la présence de son mari. En conséquence, elle est capable de continuer à exister, car la boisson est l'équivalent de l'amour prétendu du roi Philippe.

LA REINE: Jadis je mourais ainsi tant que je n'avais pas vu le roi Philippe. C'est lui qui était ma petite eau⁵⁸.

Aussi le critique écrit:

Quant à la reine Jeanne, elle ne trouve de réconfort que dans l'eau...⁵⁹

Cette eau peut donc être considérée comme un composant de l'amour conjugal que la reine s'efforce de maintenir malgré tout, mais aussi il peut avoir le pouvoir d'un remède qui purifie les pensées funestes de la femme.

Voici ce qu'en pense le critique:

[...] la reine Jeanne [...] éprouve [...] constamment le besoin très montherlantien de se désaltérer afin de recouvrer une certaine sérénité. [...] l'eau possède une vertu d'apaisement à laquelle la femme inquiète se fie pour calmer ses sombres pressentiments ou pour maîtriser son angoisse désespérée⁶⁰.

Ainsi, dans cette première conception d'amour qu'est l'amour conjugal d'Inès de Castro et de Jeanne la Folle, pouvons-nous trouver aussi bien des points communs que des différences.

La priorité d'«aimer» sur «être aimée», le désir des plaisirs charnels, l'idéalisation de la personne aimée, une grande soif de tendresse et la volonté de posséder de manière absolue le bien-aimé approchent les deux héroïnes dans

⁵⁷ Henry de MONTHERLANT, *Le Cardinal d'Espagne*, acte II, scène 3, p. 69.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ Paule d'ARX, *La femme dans le théâtre de Montherlant*, p. 164.

⁶⁰ *Ibid.*, pp. 163-164.

leur sentiment. La figure de doña Inès possède pourtant des qualités dont Jeanne la Folle est privée et qui rendent son âme plus généreuse et clémente. Inès veut partager son amour avec les autres tandis que Jeanne le garde désespérément pour elle même.

Jeanne Sandelion écrit:

Inès n'est pas la création féminine de Montherlant la plus originale; elle représente plutôt, pour lui, la femme dans sa totalité et perfection: belle, douce, loyale, amante et mère à venir...⁶¹

Nous avons déjà connu la passion de l'amante, passons à présent au sentiment de la mère, car doña Inès de Castro est comblée aussi d'une autre sorte d'amour – celui pour son enfant qu'elle attend avec impatience.

L'héroïne compare l'enfant avec son père, don Pedro comme si son fils était déjà né:

INES: Son cou n'a pas tout à fait la même odeur que le tien, il sent l'enfant... Et son haleine est celle de la biche nourrie de violettes. Et ses petites mains sont plus chaudes que les tiennes. Et ses bras sont autour de mon cou comme est l'eau, l'été, quand on y plonge [...] Et il fait autour de mon cou un doux chatonnement qui roucoule...⁶²

Devant le roi Ferrante, Inès paraît voir son fils dans le futur:

INES: Il me semble que je le vois, dans cinq ou six ans. Tenez, il vient de passer en courant sur la terrasse. En courant, mais il s'est retourné aussi. Mon petit garçon.

[...]

Il s'appellera Dionis. Mon petit garçon aux cils invraisemblables, à la fois beau et grossier, comme sont les garçons. Qui demande qu'on se batte avec lui, qu'on danse avec lui. Qui ne supporte pas qu'on le touche. Qu'un excès de plaisir fait soupirer⁶³.

Bien que la femme connaisse son fils de six ans, l'enfant grandit toujours dans son sein et cela aussi, comme les rêves sur le futur, rend Inès heureuse. Ce sont peut-être les mots ci-dessous qui ont le plus inspiré les critiques à nommer l'amour de l'héroïne «prématernel»:

⁶¹ Jeanne SANDELION, *Montherlant et les femmes*, p. 117.

⁶² Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte I, tableau II, scène 4, p. 40.

⁶³ *Ibid.*, acte III, scène 6, pp. 133-134.

INES: Le jour, il ne me préoccupe pas trop. C'est la nuit... Il est au chaud de mon cœur, et je voudrais me faire plus chaude encore pour l'abriter mieux. Parfois il bouge, à peine, comme une barque sur une eau calme, puis soudain un mouvement plus vif me fait un peu mal. Dans le grand silence, j'attends de nouveau son petit signe: nous sommes complices. Il frappe timidement; alors je me sens fondre de tendresse, parce que tout à coup je l'avais cru mort, lui si fragile. Je souhaite qu'il ne cesse pas de bouger, pour m'épargner ces minutes d'angoisse où je m'imagine qu'il ne bougera jamais plus. Et pourtant ce sont ces minutes-là qui rendent possible la joie divine de sa vie retrouvée⁶⁴.

Elle sent une nouvelle vie se former en elle et ce mystère est pour elle une pensée «enivrante»⁶⁵:

INES: Lui, cette fabrication de chaque instant, matérielle et immatérielle, qui vous fait vivre dans la sensation d'un miracle permanent, cela fait de lui mon bien...⁶⁶

Cet amour, exprimé par Inès dans les phrases tellement belles et touchantes, donne à la future mère un grand espoir dans l'avenir, malgré tous les dangers qui le menacent. De plus, ce sentiment l'arme contre tout le mal qui est autour d'elle, la comble de charité pour tous les hommes. Rappelons son cri plein d'enthousiasme:

INES: Enfant adoré, grâce à qui je vais pouvoir aimer encore davantage!⁶⁷

Elle paraît connaître la force de son amour et veut donc que son sentiment fasse taire la haine des autres:

INES: [...] il me semblait parfois que, si les hommes savaient combien j'aime mon enfant, peut-être cela suffirait-il pour que la haine se tarît à jamais dans leur cœur⁶⁸.

Aussi, cette femme enceinte est-elle, selon les mots de Jeanne Sandelion,

⁶⁴ *Ibid.*, acte II, tableau II, scène 4, p. 88.

⁶⁵ *Ibid.*, acte III, scène 6, p. 134.

⁶⁶ *Ibid.*, acte I, tableau II, scène 4, p. 40.

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ *Ibid.*, acte III, scène 6, p. 137.

[...] la plus parfaite statue de l'espérance, [...] ciment qui maintient l'univers en faisant agir et aimer les hommes; elle a oublié et elle veut oublier la cruauté de ce monde⁶⁹.

Ainsi son fils est la source de cette espérance et la force intérieure:

INES: [...] c'est lui qui défend cette région profonde de mon être d'où sort ce que je donne à la création et aux créatures. Sa pureté défend la mienne. Sa candeur préserve la mienne contre ceux qui voudraient la détruire⁷⁰.

Autant son amour conjugal se transforme en charité, autant son amour prématernel s'étend sur tous les autres qu'elle rencontre. Bien plus – comme consent Jeanne Sandelion –

[...] on sent qu'elle est, qu'elle sera maternelle à tout être et à toute chose, qu'elle ne peut s'empêcher de l'être...⁷¹.

Qu'il suffise de rappeler ici la conversation avec «le page félon»⁷² Dino del Moro, qui écoute aux portes du roi. Inès lui pose des questions, lui donne des conseils, l'instruit, n'hésitant pas à faire des gestes amicaux ou même – dirait-on – maternels:

INES: Vous êtes un petit homme, avec déjà tout votre pouvoir de faire du mal. Non, ne continuez pas ainsi. Je vous le dis comme vous le dirait votre mère. (*Lui arrangeant les cheveux.*) Il ne faut pas que les fils d'or dans vos cheveux soient seulement pour vous porter bonheur, il faut qu'ils vous rappellent aussi que vous devez être pur comme eux⁷³.

Source de l'espoir et de la force intérieure, l'enfant est, d'une part, le support dans la lutte contre les difficultés. Inès se sent renforcée par cette nouvelle vie qui mûrit en elle.

INES: [...] aujourd'hui, il me semble que je suis soutenue par notre enfant. Il mène à l'intérieur de moi une lutte féroce, et moi, j'aurais honte si je n'étais pas aussi forte que lui...⁷⁴

⁶⁹ Jeanne SANDELION, *Montherlant et les femmes*, p. 154.

⁷⁰ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte III, scène 6, p. 137.

⁷¹ Jeanne SANDELION, *Montherlant et les femmes*, p. 154.

⁷² *Ibid.*

⁷³ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte III, scène 4, pp. 115-116

⁷⁴ *Ibid.*, acte I, tableau II, scène 4, p. 39.

D'autre part, la même femme, douce et clémente, se transforme en louve lorsqu'un danger paraît menacer son petit garçon:

INES: [...] pour le défendre, lui, je me sens tous les courages⁷⁵.

Bien plus, elle est prête à prendre toutes les douleurs futures de son fils sur elle afin de lui garantir le bonheur entier:

INES: Moi, je puis tout supporter: je puis souffrir à sa place, pleurer à sa place. Mais lui! Oh! que je voudrais que mon amour eût le pouvoir de mettre dans sa vie un sourire éternel!⁷⁶

Et voici comment Jaques de Laprade décrit les sentiments de l'héroïne:

Portée au-dessus d'elle-même par l'enfant qu'elle nourrit de son sang, elle est dans cet état de grâce mystérieux, heureux et confus qu'ont connu toutes les mères. Qu'est-ce qui pourrait prévaloir, quel bien, quel mal, quel homme ou quel danger, contre le miracle dont elle est l'instrument docile et émerveillé?⁷⁷

Pour dégager le portrait complet d'Inès-mère, il nous faut ajouter à la fin une caractéristique encore: la conscience d'être mère entraîne chez doña Inès le besoin profond de s'améliorer, de corriger ses fautes, de se faire meilleure – tous ces soins pour que l'enfant garde le souvenir de sa mère parfaite, pour qu'il ne s'imprègne que des idées justes, que des attitudes nobles. Le lecteur peut le noter dans les paroles exaltées de la future mère que voici:

INES: Que je voudrais lui donner de sa mère une idée qui le préserve de tout toute sa vie! Il s'agit d'être encore plus stricte avec soi, de se sauver de toute bassesse, de vivre droit, sûr, net et pur, pour qu'un être puisse garder plus tard l'image la plus belle possible de vous, tendrement et sans reproche. Il est une révision ou plutôt une seconde création de moi; je le fais ensemble et je me refais. Je le porte et il me porte. Je me fonds en lui. Je coule en lui mon bien. Je souhaite avec passion qu'il me ressemble dans ce que j'ai de mieux⁷⁸.

L'épouse de don Pedro sent le lien profond qui l'unit avec son enfant. Elle croit que son fils correspondra à toutes ses attentes:

⁷⁵ *Ibid.*, acte I, tableau II, scène 4, p. 40.

⁷⁶ *Ibid.*, acte III, scène 6, p. 137

⁷⁷ Jacques de LAPRADE, *Le Théâtre de Montherlant*, Paris: La Jeune Parque, 1950, p. 34.

⁷⁸ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte III, scène 6, p. 132.

INES: S'il ne pense pas comme moi, il me sera un étranger, lui qui est moi. Mais non. Il est le rêve de mon sang. Mon sang ne peut pas me tromper⁷⁹.

Son amour étant tellement grand, «une seule phrase», selon Jeanne Sandelion, «sonne faux»⁸⁰:

INES: Je crois que je serais capable de le tuer, s'il ne répondait pas à ce que j'attends de lui⁸¹.

C'est plutôt celle-ci qui résume la force du sentiment de la mère:

INES: [...] ... s'il n'est pas beau, je l'aimerai davantage encore pour le consoler et lui demander pardon de l'avoir souhaité autre qu'il n'est⁸².

En définitive, il semble bien que l'amour maternel, incarné dans le personnage d'Inès de Castro, est dessiné par l'auteur dans toute sa plénitude et complexité: outre les descriptions de l'enfant vu dans le futur, nous pouvons connaître des angoisses et des joies de la femme enceinte. «Enfanter la vie» égale pour elle avoir de l'espoir, de la force intérieure, être prête à protéger son bonheur. Montherlant nous propose aussi sa conception d'une mère idéale qui n'a qu'un jalon: amour.

Quelles que soient les œuvres misogynes de l'auteur, il est difficile donc de contredire J. Sandelion lorsqu'elle demande:

Qui [...] avant Montherlant, quel homme surtout, avait prêté à une de ses héroïnes des paroles si pénétrantes et si belles, à la fois si simples et si sublimes, sur l'amour maternel?⁸³

La plus jeune de nos héroïnes montherlantiennes, Infante de Navarre, représente dans sa personne le manque d'amour envers l'homme, sinon un vif mépris par rapport à tout le genre masculin sur terre.

Il paraît que doña Bianca regarde tous les hommes d'en haut et se croit supérieure à eux lorsqu'elle parle avec Inès de Castro:

⁷⁹ *Ibid.*, acte III, scène 6, p. 133.

⁸⁰ Jeanne SANDELION, *Montherlant et les femmes*, p. 153.

⁸¹ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte III, scène 6, p. 135.

⁸² *Ibid.*, acte III, scène 6, p. 134.

⁸³ Jeanne SANDELION, *Montherlant et les femmes*, p. 154.

L'INFANTE: Je ne suis pas encore parvenue à comprendre comment on peut aimer un homme. Ceux que j'ai approchés, je les ai vus, presque tous, grossiers, et tous, lâches. Lâcheté: c'est un mot qui m'évoque irrésistiblement les hommes.
 INES: N'avez-vous donc jamais aimé, Infante?
 L'INFANTE: Jamais, par la grâce de Dieu.
 INES: Mais sans doute avez-vous été aimée?
 L'INFANTE: Si un homme s'était donné le ridicule de m'aimer, j'y aurais prêté si peu d'attention que je n'en aurais nul souvenir⁸⁴.

Jeanne Sandelion appelle cette figure féminine «reine vierge»⁸⁵ et constate que

[...] l'amour ne l'a point encore amollie; elle en parle avec dédain; elle n'a pas connu celui de l'homme et peut-être ne le connaîtra jamais, si la Raison d'Etat les lui permet⁸⁶.

Néanmoins, tout en lisant la pièce, il est difficile de ne pas s'empêcher de voir une sorte de sentiment, d'attirance qu'éprouve l'Infante envers doña Inès. Certains mots ou comportements de doña Bianca peuvent même faire penser à l'amour lesbien, comme d'ailleurs le suggèrent plusieurs critiques. Bien plus – comme rapporte Jeanne Sandelion – Montherlant lui-même

[...] si irrité [...] quand on cherche à ses œuvres des dessous freudiens et à ses héros des aberrations sexuelles, reconnaît qu'il l'a faite un peu lesbienne⁸⁷.

Quels sont donc ces traits de la future reine qui auraient confirmé son penchant vers Inès?

Tout d'abord, le lecteur attentif notera que la masculinité de l'Infante est soulignée maintes fois, aussi bien par les autres que par l'héroïne-même. Le roi Ferrante la traite de fils et souligne ses dons masculins qui lui permettraient de gouverner l'Etat. Il paraît faire des reproches au Prince:

FERRANTE: Elle est le fils que j'aurais dû avoir. Elle n'a que dix-sept ans, et déjà son esprit viril suppléera au vôtre⁸⁸.

⁸⁴ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte II, tableau II, scène 5, pp. 99-100.

⁸⁵ Jeanne SANDELION, *Montherlant et les femmes*, p. 106

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte I, tableau I, scène 3, p. 29.

De plus, le monarque compare sa figure à celles des jeunes garçons:

FERRANTE: Son visage est comme ces visages des génies adolescents qu'on voit sculptés sur les cuirasses...⁸⁹

Les critiques appellent la princesse «le garçon manqué»⁹⁰, mais elle paraît être beaucoup plus mûre dans sa virilité lorsqu'elle dit:

L'INFANTE: Si j'avais épousé don Pedro, c'est moi qui aurais été l'homme: je l'aurais empêché de dormir⁹¹.

André Blanc, cité déjà ici, le commente:

L'Infante est la dernière des héroïnes de Montherlant qui participent à l'ordre mâle; qui, sans refuser ouvertement leur sexe, l'oublie⁹².

L'acte deuxième nous montre que l'Infante est touchée par la douceur et le charme féminin de doña Inès:

L'INFANTE: [...] Mais quoi, vous êtes charmante ainsi. [...] on me dit: «Elle est pleine de douceur pour tous», et j'aimais ces mots. Je les traduisais [...]: elle est l'amie de toutes choses douces de la terre⁹³.

Attirée par la beauté d'Inès, l'Infante admire les cheveux de celle-là, mais aussi n'hésite pas à faire des allusions à son corps. Lorsqu'une des dames d'honneur a déchiré discrètement la mante de doña Inès pour que la navarraise puisse reconnaître sa rivale dans une église sombre, celle-ci a trouvé la femme de don Pedro admirable:

L'INFANTE: La déchirure s'ouvrait sur votre cou. Je vous ai suivie à cette petite blancheur qui bougeait dans le pénombre. Je vous ai regardée longuement, doña Inès. Et j'ai vu que don Pedro avait raison de vous aimer⁹⁴.

⁸⁹ *Ibid.*

⁹⁰ André BLANC, *La Reine morte. Montherlant*, p. 38.

⁹¹ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte II, tableau II, scène 5, p. 101.

⁹² André BLANC, *La Reine morte. Montherlant*, p. 38.

⁹³ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte II, tableau II, scène 5, p. 97.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 98.

C'est probablement l'amour qui, dans la bouche de l'Infante, forme des mots pleins de poésie que voici:

L'INFANTE: A la naissance de vos seins, dans le duvet entre vos seins, un de vos cils est tombé. Il est là, comme la plume d'une hirondelle qui a été blessée dans son vol; il bouge un peu, on le dirait vivant. L'hirondelle est blessée, doña Inès. Combien de temps volera-t-elle encore, si elle ne trouve l'abri?⁹⁵

Quel autre sentiment si ce n'est pas l'amour ou du moins un penchant vers Inès, aurait gravé le séjour au Portugal dans l'âme de l'Infante, bien que celle-ci souhaite l'oublier de tout son cœur? Doña Bianca fait des reproches à Inès de Castro:

L'INFANTE: J'aurai voulu que tout mon séjour au Portugal s'évanouît comme un mauvais rêve, mais cela n'est plus possible, à cause de vous. C'est vous seule qui empoisonnez le doux miel de mon oubli...⁹⁶

Pourtant, dans l'analyse du sentiment de l'Infante, les plus importants paraissent tous ses soins pour protéger Inès contre la méchanceté de Ferrante, ses efforts pour l'emmener à Navarre. Fièrre et orgueilleuse, l'Infante paraît supplier l'autre femme, infatigable dans ses prières, et face au refus constant, sa brusquerie montre son désespoir dans la perplexité.

Selon Jeanne Sandelion, l'attitude de l'Infante: ses implorations, son irritation lorsqu'Inès se décide à rester, son retour – l'Ombre qui continue à supplier, son dépit et les cris de l'impuissance désespérée, tout cela trahit son amour.

Elle, si fière, elle s'agite, elle se tourmente, elle supplie, elle accumule les mots, les craintes, les hypothèses, elle gémit n'arrivant pas à convaincre [...] Cette brûlure et cette folie c'est bien de l'amour!⁹⁷

Il semble donc que l'esprit viril de l'Infante est attiré par le charme féminin d'Inès de Castro. La jeune princesse est

[...] fait d'orgueil et d'amour, – elle qui niait son orgueil et qui niait son amour⁹⁸.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 102.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 104.

⁹⁷ Jeanne SANDELION, *Montherlant et les femmes*, p. 106.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 107.

La passion de l'amour, bien présente dans *La Reine morte* et dans *Le Cardinal d'Espagne*, donne donc au lecteur l'occasion de découvrir non seulement les différentes sortes du même sentiment mais aussi plusieurs nuances au sein du même genre de l'affection: les amours conjugaux d'Inès de Castro et de Jeanne la Folle se ressemblent en plusieurs aspects bien que les deux femmes gardent leur originalité; l'amour maternel de doña Inès peut toucher le lecteur par sa douceur; le penchant de l'Infante surprend par la coexistence de délicatesse et de brusquerie juvénile.

Bien qu'on puisse reprocher à l'auteur son mépris pour les femmes qu'il manifeste vivement dans ses autres œuvres, il faut reconnaître pourtant la finesse et la subtilité touchante avec lesquelles Henry de Montherlant peint ses trois figures féminines dans *La Reine morte* et *Le Cardinal d'Espagne*. Cette délicatesse de l'écrivain permet au lecteur d'admirer et d'analyser les différentes conceptions d'amour, les rôles qui s'y dégagent: épouse, amante, mère et fille amoureuse et, enfin, les traits de ressemblance et d'opposition entre eux.

LA PASSION DU POUVOIR. DIFFÉRENTES CONCEPTIONS

L'auteur du *Cardinal d'Espagne* et de *La Reine morte* a présenté dans ces deux pièces non seulement les différents genres de l'amour mais aussi les différentes conceptions du pouvoir.

Au fur et à mesure de la lecture de ces œuvres, nous découvrons la passion du pouvoir présente chez le Cardinal Cisneros mais aussi le sentiment d'une certaine faiblesse du monarque, qui est partagé également par le roi Ferrante. Nous voyons la foi de l'Infante dans la mission royale et, enfin, le couronnement d'Inès morte.

Dans *Le Cardinal d'Espagne* la conception du pouvoir est liée avant tout avec le personnage du cardinal Ximènès Cisneros. Toutefois, c'est grâce à Jeanne la Folle que nous pouvons connaître les pensées, les doutes et les habitudes du régent, c'est grâce à cette figure féminine ou plutôt grâce à son opposition envers le Cardinal et la contestation de ses idéaux que le lecteur voit se dégager devant lui une conception du pouvoir.

Les premières scènes déjà dessinent devant nous le portrait du Cardinal – régent dur, ferme, altier, pareil au monarque absolu. Ses décisions autoritaires dressent contre lui la noblesse et sont la source de sa haine profonde. Paul

Ginestier appelle l'attitude du Cardinal «style d'autorité»⁹⁹ et en donne des exemples:

CISNEROS: Il est pourtant assez notoire que j'accorde quelquefois ce qu'on ne me demande pas, mais que je n'accorde jamais ce qu'on me demande¹⁰⁰.

Ou bien:

CISNEROS: C'est une décision que j'ai prise à genoux devant la Croix: comment peut-on la discuter?¹⁰¹

Dans l'esprit du Cardinal le but de sa vie et le bien de l'Etat sont conjoints, il voit sa vocation dans le service au roi et prépare donc le pays à l'arrivée royale. Il parle avec conviction:

CISNEROS: [...] Je sais bien qu'il me faudra disparaître, mais cela n'est pas pour demain. Qu'on ne m'ennuie pas avec ma mort. J'ai autre chose à faire qu'à mourir. J'ai des affaires à régler, et non à me préparer à la mort. [...] Mon autorité est établie sur des fondements si solides [...] qu'il n'est rien que je ne puisse supporter avec l'indifférence, ou entreprendre avec succès, tant que je n'aurai pas rendu mes pouvoirs au roi¹⁰².

Le Cardinal paraît dominer l'heure de sa mort et la subordonner au service à l'Etat. Pourtant, il ne faut pas oublier que le régent est un vieillard de quatre-vingt-deux ans et malgré cela, il s'accroche désespérément au pouvoir. Dans la conversation avec Jeanne la Folle il veut prouver, non seulement à la reine mais peut-être beaucoup plus à lui même, qu'il est nécessaire et irremplaçable, lorsqu'il dit:

CISNEROS: L'Eglise peut se passer de moi peut-être; l'Etat, cela est moins sûr. Il faut que quelqu'un la porte, cette Espagne ...¹⁰³

C'est la reine Jeanne qui, privilégiée par sa folie, peut nommer à haute voix la passion sénile du régent:

⁹⁹ Paul GINESTIER, *Montherlant*, p. 108.

¹⁰⁰ Henry de MONTHERLANT, *Le Cardinal d'Espagne*, acte I, scène 5, p. 31.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 33.

¹⁰² *Ibid.*, scène 7, p. 41.

¹⁰³ *Ibid.*, acte II, scène 3, p. 78.

LA REINE: Et à votre âge! A votre âge, s'efforcer n'est plus une vertu, c'est une manie!¹⁰⁴

Passionnée par le rien et le néant, la reine paraît être la contradiction du Cardinal, car celui-ci ne peut exister sans agir. Son neveu lui dit:

CARDONA: Si vous aviez cessé de faire, il y a longtemps que vous auriez cessé d'exister¹⁰⁵.

Par contre la reine, elle refuse toute action:

LA REINE: C'est le royaume qui est la mort. C'est faire quelque chose qui est la mort¹⁰⁶.

De cette opposition des attitudes vient la constatation de Jeanne, prononcée devant le Cardinal:

LA REINE: Vous, vous composez; moi, je ne compose pas. Vous, vous vivez dans la comédie; moi, je n'y vis pas¹⁰⁷.

Le ridicule vient du fait que Cisneros veut changer, transformer, qu'il essaye d'influer sur l'ordre des événements, tandis que c'est inutile car – comme le constate la reine Jeanne –

Les trois quarts des choses s'arrangent d'elles-mêmes¹⁰⁸.

Ainsi, l'Espagne n'a pas besoin de Cardinal: sa présence est insignifiante, ses efforts sont vains sinon absurdes face à la conviction de la souveraine:

LA REINE: Le moulin tournera toujours, avec ou sans vous¹⁰⁹.

De plus, tout résultat d'un effort, s'il arrive à l'obtenir, passe très vite et ne laisse aucune trace importante.

¹⁰⁴ *Ibid.*, acte II, scène 3, p. 79.

¹⁰⁵ *Ibid.*, acte III, scène 2, p. 101

¹⁰⁶ *Ibid.*, acte II, scène 3, p. 80.

¹⁰⁷ *Ibid.*, scène 3, p. 81.

¹⁰⁸ *Ibid.*, scène 2, p. 58.

¹⁰⁹ *Ibid.*, scène 3, p. 76.

LA REINE: Et puis, quoi qu'on y gagne, cela ne dure qu'un instant infime de cette éternité dont les prêtres parlent mieux que personne...¹¹⁰

Par conséquent, le désir du Cardinal de gouverner les gens, de régner dans le monde où il vit, de dominer absolument les événements, de prévoir leurs causes et d'échapper aux conséquences, semble à la reine indigne de l'homme qui soupire pour la vie spirituelle du couvent.

D'où aussi l'irritation de la souveraine et son conseil:

LA REINE: Comment pouvez-vous croire à ce qui vous entoure, vous qui n'êtes plus de ce qui vous entoure, quand moi je n'y crois pas, qui suis, paraît-il, en vie? Et vous voulez manier cela, jouer avec cela, dépendre de cela? Et vous êtes un intelligent, et un chrétien? A ces deux titres vous devriez faire le mort, comme je fais la morte¹¹¹.

D'ailleurs, l'acte III montre que la reine a su éveiller des doutes dans l'âme du régent et rappeler la transcendance des cloîtres, car il commence à voir tout le ridicule de ses actes:

CISNEROS: J'ai ces papiers sur ma table depuis hier matin. Au moment d'étudier les questions, j'ai été paralysé comme si j'avais eu un coup de sang à la tête. Je me disais: «pourquoi?» Faire un geste, faire un acte, soudain cela me paraissait tellement insensé [...] Paralysé par le sentiment du ... (*Il s'arrête.*)

[...]

Par le sentiment du ridicule¹¹².

Grâce à la reine, le monarque absolu semble retrouver sa vocation première du moine contemplateur. Il retrace la conversation avec la reine et constate:

CISNEROS: Elle annule l'univers avec son mépris... Comme elle m'a fait sentir qu'elle me jugeait vulgaire de vouloir intervenir dans les événements! [...] La reine a ouvert en moi cette plaie jamais fermée tout à fait, la plaie d'une tentation inassouvie. Elle m'a fait briller cette retraite que plusieurs fois j'ai prise et plusieurs fois tenté de prendre. Toute ma vie, j'ai lutté pour ma solitude¹¹³.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 79.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 85.

¹¹² *Ibid.*, acte III, scène 2, pp. 96-97.

¹¹³ *Ibid.*, acte III, scène 2, p. 100.

Paul Ginestier voit une certaine ressemblance entre le personnage du régent Cisneros et le monarque du Portugal, roi Ferrante qui apparaît dans *La Reine morte*:

Le Cardinal, comme Ferrante, sent au plus profond de lui-même la futilité de toute action et néanmoins il agit, poussé par l'habitude et par les exigences de la situation¹¹⁴.

Nous ajouterions à cette remarque aussi le désir de la retraite qu'éprouve le père de don Pedro. Rappelons ses mots adressés à son fils:

FERRANTE: Je suis las de mon trône, de ma cour, de mon peuple¹¹⁵.

Ce monarque ne croit plus à sa fonction royale, il sent la vanité de tous ses efforts. Il pleure donc, comme si les paroles de Jeanne la Folle l'avaient inspiré:

FERRANTE: Et je vois que de tout ce que j'ai fait et défait, pendant plus d'un quart de siècle, rien ne restera, car tout sera bouleversé, et peut-être très vite, par les mains hasardeuses du temps... [...] ¹¹⁶.

De plus, il doute de la nécessité et de la justesse de ses décisions; il les prend par méchanceté, pour se justifier, pour montrer sa force, tout en laissant s'entraîner dans un jeu du pouvoir par ses propres conseillers. Paul Ginestier a donc raison d'écrire:

Il remplit sa haute fonction par simple habitude, et avec un dégoût certain¹¹⁷.

L'habitude et le dégoût sont bien présents dans les paroles de Ferrante lorsqu'il se confesse à Inès:

FERRANTE: Quand je vous ai dit: «Il y a mon peuple...», je ne mentais pas, mais je disais des paroles d'habitude, auxquelles j'avais cru un jour, auxquelles je ne croyais pas tout à fait dans l'instant où je les disais. J'étais comme une vieille poule qui pondrait des coquilles vides...¹¹⁸

¹¹⁴ Paul GINESTIER, *Montherlant*, p. 108.

¹¹⁵ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte I, tableau I, scène 3, p. 25

¹¹⁶ *Ibid.*, acte III, scène 1, p. 109.

¹¹⁷ Paul GINESTIER, *Montherlant*, p. 22

¹¹⁸ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte III, scène 6, p. 127.

Pourtant, les plus signifiants paraissent les mots où le roi découvre l'essentiel de sa personnalité et de son attitude: le manque de foi dans la fonction royale, l'obstination sans raison, le non-sens de son existence:

FERRANTE: Il y a les mots que l'on dit et les actes que l'on fait, sans y croire. Il y a les erreurs que l'on commet, sachant qu'elles sont des erreurs. Et il y a jusqu'à l'obsession de ce qu'on ne désire pas¹¹⁹.

Les critiques soulignent l'ambiguïté de la nature du monarque, la coexistence de la bonté et de la cruauté, cependant ils constatent que cette dernière l'emporte. Louis Chaigne donne son opinion dans les mots que voici:

Ferrante nous apparaît comme un pessimiste et un neurasthénique, écœuré de son contact avec les hommes, dégoûté du pouvoir; comme un orgueilleux qui se fait de l'autorité royale une conception abusive... [...] Il a de la grandeur et de la générosité, et on le voit céder à une lâcheté déshonorante. [...] Il n'est pas dépourvu, quoi qu'il prétende, d'une certaine bonté, et nous le voyons dur et cruel¹²⁰.

Contrairement à la reine Jeanne – force destructrice qui décourage le Cardinal et lui montre l'absurdité de toute action, Inès de Castro, face à Ferrante, essaye de donner un sens à l'existence de son monarque, de le convaincre qu'il peut faire de bonnes choses en tant que roi, des actes qui gagneront la reconnaissance des autres et qui combleront le monarque-même de joie. Au désespoir de Ferrante (mais aussi à celui de Jeanne la Folle), doña Inès répond par son enthousiasme et son espoir. Elle lui propose l'amour et la charité qu'il peut donner aux autres: s'occuper de ses soldats, payer leur solde et leur donner à manger.

Rappelons encore une fois le remède de doña Inès:

INES: Mais, si vous ne croyez plus aux affaires du royaume, il y a des actes qu'un roi peut faire pour son peuple, et qui ne sont que de l'homme pour l'homme¹²¹.

Il résulte de ce qui précède que les deux héroïnes: Jeanne la Folle et Inès de Castro, constituent un élément intégral dans cette conception du pouvoir proposée par Montherlant.

¹¹⁹ *Ibid.*

¹²⁰ Louis CHAIGNE, *Vie et œuvres d'écrivains*, p. 31-32.

¹²¹ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte III, scène 6, p. 129.

Toutes les deux, elles sont le point de départ pour toutes les considérations sur le pouvoir. Elles provoquent les monarques à nous faire des confidences, elles sont un outil dans les mains de l'auteur pour nous présenter le monde du pouvoir. Les deux héros doutent de l'utilité de leurs actes et tous les deux possèdent leur voix: les figures féminines, qui leur soufflent la solution.

Il faut cependant rappeler que Jeanne la Folle propose le rien et la mort, tandis qu'Inès prêche l'espoir et l'amour.

La question du pouvoir concerne également la troisième figure féminine, Infante de Navarre, sauf que l'attitude de celle-ci est bien différente des découragement et lassitude de Ferrante et du Cardinal, ainsi que de l'indifférence de la reine Jeanne.

Doña Bianca, future souveraine de Navarre, a été formée pour savoir gouverner, elle a été éduquée pour donner des ordres. Nourrie de l'ambiance des cours royales, la jeune fille connaît très bien leurs principes et lois, elle sait percer la nature et les pensées des monarques aussi bien que les ruses des courtisans.

Elle-même avoue:

L'INFANTE: [...] je connais le monde et ses voies.

[...]

J'ai été élevée pour le règne¹²².

Toute jeune qu'elle soit, l'Infante possède déjà des traits de caractère propres à un monarque absolu: son orgueil l'emporte au point que l'on peut répéter d'après la Dame d'Honneur:

SECONDE DAME D'HONNEUR: Elle est toujours crucifiée sur elle-même, et elle éparpille le sang qui coule de son honneur¹²³.

Sa façon de parler, la force de son irritation, son obstination et sa brusquerie montrent qu'elle est pleine d'énergie pour agir et ferme dans la réalisation de ses plans. Le roi Ferrante la compare à un oiseau de proie tandis qu'elle-même sent puiser sa force à son pays, Navarre, où tout est plus tenace et solide:

¹²² *Ibid.*, acte II, tableau II, scène 5, p. 94

¹²³ *Ibid.*, acte I, tableau I, scène 1, p. 19.

L'INFANTE: [...] la Navarre est un pays dur. Les taureaux de chez nous sont de toute l'Espagne ceux qui ont les pattes les plus résistantes, parce qu'ils marchent toujours sur de la rocaïlle...¹²⁴

La future reine connaît sa place exceptionnelle dans la hiérarchie du monde; rappelons sa constatation:

L'INFANTE: [...] Personne ne peut se mettre à ma place¹²⁵.

Un bon exemple nous est fourni aussi par l'attitude de l'Infante par rapport à Inès: cette jeune fille de dix-sept ans traîne en cadette la future mère de vingt-six ans. Elle lui parle d'un ton protecteur, elle n'hésite pas à lui donner des conseils. Jeanne Sandelion écrit:

[...] elle est l'aînée de par son rang, son pouvoir, sa sagesse, sa divination...¹²⁶

En dépit de son âge, l'Infante n'est pas une enfant mais la femme mûre, dirigée dans le monde où elle vit par une sagesse profonde et l'expérience d'un vieillard. Il est difficile donc de ne pas accepter la courte définition de ce personnage, qui nous est donnée par Georges Bordonove:

L'Infante est une adulte au visage d'adolescent¹²⁷.

Cependant, pour définir bien la position de l'Infante par rapport au pouvoir et sa fonction royale, il nous est indispensable de citer ici les mots qui paraissent être les plus importants et les plus significatifs, que voici:

L'INFANTE: Dites plutôt que je vive éternellement, pour avoir le temps d'accomplir toutes les choses grandes qu'il y a en moi, et qui dans l'instant où je parle me font trembler.

[...]

Si Dieu veut, si Dieu veut, je serai guérie par mes choses grandes. Par elles je serai lavée¹²⁸.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 21.

¹²⁵ *Ibid.*, acte II, tableau II, scène 5, p. 97.

¹²⁶ Jeanne SANDELION, *Montherlant et les femmes*, p. 106.

¹²⁷ Georges BORDONOVE, *Henry de Montherlant*, p. 72.

¹²⁸ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte I, tableau I, scène 2, p. 23.

Prononçant les phrases ci-dessus, doña Bianca ne se croit-elle pas créée pour réaliser sa mission royale, pour ne s'occuper que des choses grandes et importantes, dignes de la reine?

Contrairement à Ferrante et au Cardinal, elle est convaincue de la justesse de ses actes, de la valeur de ses efforts. N'est-elle pas venue au Portugal pour accomplir une mission dont on l'avait chargée? Elle est toute à sa fonction royale et paraît n'avoir aucune vie personnelle, toute «[...] pour le grand bien de ces couronnes et pour celui de la chrétienté»¹²⁹. Rappelons les paroles qui contiennent l'engagement de la jeune femme dans la tâche de renforcer son propre pays par une alliance avec le Portugal. L'Infante avoue face à l'indifférence du prince Pedro:

L'INFANTE: J'avais vu plus loin; au-delà de lui, je voyais l'œuvre à faire¹³⁰.

Doña Bianca est donc loin de partager la peur et les doutes du roi Ferrante et du Cardinal Cisneros. Elle est toute dévouée à l'action, refusant tout échec, contrairement à deux monarques aussi bien qu'à la reine Jeanne qui ont tous reconnu, sinon accepté, la futilité et l'absurdité de leurs actes.

Nous avons déjà mentionné dans cette analyse, le rôle qui est joué par Inès de Castro auprès du roi Ferrante. Rappelons: à l'instar de Jeanne la Folle, elle est la cause des considérations royales sur le pouvoir et en même temps la personne qui lui propose un remède à ses douleurs.

Il ne faut pas oublier pourtant que doña Inès est également cette figure féminine qui n'aspire pas à régner, mais qui – dirait-on – en dépit de sa volonté, est couronnée.

Contrairement à l'Infante, Inès de Castro, plutôt que de devenir reine préfère soigner son amour conjugal et maternel. D'ailleurs, elle conjure don Pedro de dire au roi Ferrante:

INES: [...] sachez bien le convaincre qu'être reine m'est un calice, et que je n'ai voulu le boire que pour le boire bouche à bouche avec vous¹³¹.

De surcroît, le lecteur attentif notera sûrement une certaine perplexité de l'héroïne quant à la vie à la cour royale. L'extrême bonté de doña Inès aussi

¹²⁹ *Ibid.*, acte I, tableau I, scène 1, p. 18.

¹³⁰ *Ibid.*

¹³¹ *Ibid.*, acte I, tableau II, scène 4, p. 37.

bien que sa générosité dans l'amour ne lui permettent pas de voir les mensonges et les intrigues de l'entourage du monarque.

Ainsi, la femme de don Pedro, pleine d'admiration pour la perspicacité de l'Infante, avoue:

INES: [...] Penser qu'en trois jours, vous, une étrangère, et si jeune, vous apprenez de tels secrets. Moi, j'aurais pu vivre des années au palais, sans savoir ce qu'on y disait de moi¹³².

Une telle différence entre les deux femmes ne surprend pas, vu leurs natures et vocations différentes, surtout lorsqu'on lit les phrases de Ferrante, prononcées devant Inès:

FERRANTE: [...] L'Infante est une fille inspirée et fiévreuse: elle a été bercée sur un bouclier d'arain; vous, on dirait que vous êtes née d'un sourire...¹³³

D'ailleurs, Henry de Montherlant souligne lui-même ces divergences, en nommant (comme nous le rapporte André Blanc¹³⁴) l'Infante – *une Grande* et Inès de Castro – *une Douce*.

On notera que c'est la Douce, la seule des trois figures féminines, qui échappe à l'échec: tout en refusant le pouvoir, elle est couronnée après sa mort. Le lecteur voit la glorification de sa personne ou plutôt de toutes les valeurs qu'elle incarne.

Citons encore une fois l'opinion d'André Blanc:

La fin de la pièce c'est le triomphe de l'amour. C'est à Inès qu'on rend hommage; c'est l'amour que Pedro couronne à côté du cadavre de son père abandonné¹³⁵.

Le pouvoir qu'Inès a su atteindre, a une autre dimension, beaucoup plus spirituelle que celui auquel aspiraient l'Infante, Ferrante et Cisneros. C'est avant tout le pouvoir de l'amour, d'une valeur éternelle, qui vainc par la personne d'Inès, tandis que le pouvoir d'un homme s'avère être passager et incertain.

¹³² *Ibid.*, acte II, tableau II, scène 5, p. 94.

¹³³ *Ibid.*, acte II, tableau I, scène 3, p. 78.

¹³⁴ André BLANC, *La Reine morte. Montherlant*, p. 38.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 28.

Il faut souligner enfin que le fait de poser la couronne justement sur le ventre d'Inès n'est pas sans importance. Rappelons la scène finale:

Au milieu de ce tumulte, on apporte sur une civière Inès morte, pendant que les cloches sonnent. [...] Pedro prend la couronne et la pose sur le ventre d'Inès, puis il se tourne vers l'officier des gardes; celui-ci dégaine; tous les gardes font de même et présentent l'épée. Alors Pedro force par son regard l'assistance à s'agenouiller [...] Pedro s'agenouille à nouveau, et, la tête sur le corps d'Inès, il sanglote. L'assistance commence à murmurer une prière¹³⁶.

Jeanne Sandelion écrivait en 1950 sur les intentions de l'auteur:

C'est la mère surtout qu'il a voulu glorifier en cette tendre créature, puisque, obéissant à la suggestion de J. Cocteau, qu'il rapporte dans une note de ses *Carnets*, il fait aujourd'hui, aux représentations de *La Reine morte*, poser par Pedro la couronne royale sur le ventre d'Inès et non plus sur sa gorge, comme à la création de la pièce¹³⁷.

Ainsi, cette analyse montre-t-elle que toutes les trois héroïnes ont une attitude définie par rapport à la question du pouvoir. Jeanne la Folle, prise par la passion du rien, rejette l'idée de gouverner de même qu'elle nie le sens de toute action. L'Infante, toute dévouée à son pays, croit à sa mission royale et n'aspire qu'à régner, tandis qu'Inès de Castro choisit la tranquillité et la certitude de l'amour au-dessus des honneurs monarchiques.

Pour conclure, il faut reconnaître que, quelle que soit leur attitude envers le pouvoir, tous les personnages analysés ici subissent un échec dans leur fonction royale, sauf Inès de Castro qui, tout en refusant le pouvoir, le reçoit incontestablement.

Ainsi, nous avons accompagné les héroïnes dans leurs soins de garder et de protéger l'amour conjugal. Le lecteur a pu aussi découvrir les joies et les peurs de la future mère et être surpris par l'amour lesbien de la jeune souveraine. On notera que l'auteur ne cherche pas à s'imposer comme juge et évaluer les différents genres de l'affection qu'il dépeint, il tend beaucoup plus à présenter d'une manière subtile et discrète, la complexité et la richesse de ce sentiment humain qu'est l'amour.

La même intention se trouvera dans les conceptions du pouvoir présentées par Montherlant. Le rejet de la couronne au profit de l'amour partagé, l'aspi-

¹³⁶ Henry de MONTHERLANT, *La Reine morte*, acte III, scène 8, p. 149.

¹³⁷ Jeanne SANDELION, *Montherlant et les femmes*, p. 153.

ration inassouvie au pouvoir et la passion du rien attirent l'auteur en tant que sentiments propres à l'homme poussés au plus haut degré: celui de la passion.

Que les mots de l'auteur lui-même soient la conclusion de cette étude:

Une pièce de théâtre ne m'intéresse que si l'action extérieure, réduite à sa plus grande simplicité, n'y est qu'un prétexte à l'exploration de l'homme; si l'auteur s'y est donné pour tâche non d'imaginer et de construire mécaniquement une intrigue, mais d'exprimer avec le maximum de vérité, d'intensité et de profondeur un certain nombre de mouvements de l'âme humaine¹³⁸.

BIBLIOGRAPHIE

- MONTHERLANT, Henry de: *La Reine morte*, Paris: Gallimard, 1996.
 MONTHERLANT, Henry de: *Le Cardinal d'Espagne*, Paris: Gallimard, 1960.
 ARX, Paule d': *La femme dans le théâtre de Montherlant*, Paris: Nizet, 1973.
 BLANC, André: *La Reine morte. Montherlant*, Paris: Hatier, 1970.
 BORDONOVE, Georges: *Henry de Montherlant*, Paris: Editions Universitaires, 1954.
 CHAIGNE, Louis: *Vies et œuvres d'écrivains*, Editions Lanore, 1962.
 GINESTIER, Paul: *Montherlant*, Paris: Seghers, 1973.
 LAPRADE, Jacques de: *Le Théâtre de Montherlant*, Paris: La Jeune Parque, 1950.
 SANDELION, Jeanne: *Montherlant et les femmes*, Paris: Plon, 1950.

TRZY POSTACI KOBIECE WOBEC MIŁOŚCI I WŁADZY MARTWA KRÓLOWA I KARDYNAŁ HISZPANII HENRY'EGO MONTHERLANTA.

S t r e s z c z e n i e

Inès de Castro, Infantka Nawarry i Joanna Szalona są postaciami kobiecymi nakreślonymi przez Henry'ego Montherlanta w dwóch jego sztukach teatralnych, zatytułowanych *Martwa królowa* i *Kardynał Hiszpanii*. Wszystkie trzy charakteryzują się na kartach książki poprzez swój stosunek do miłości i władzy.

Postępowanie i charakter Inès de Castro i Joanny Szalonej ilustrują miłość małżeńską: pierwszeństwo „kochać” nad „być kochaną”, pożądanie cielesne, idealizowanie ukochanej osoby, pragnienie czułości i chęć niepodzielnego posiadania ukochanego na własność łączy te dwie bohaterki. Jednakże Inès potrafi się dzielić swoim uczuciem, podczas gdy królowa Joanna stara się zagarnąć je wyłącznie dla siebie samej. Innym rodzajem miłości opisaną przez autora jest miłość macierzyńska, którą uosabia Inès de Castro. Czytelnik poznaje marzenia, obawy

¹³⁸ Cité dans: Paul GINESTIER, *Montherlant*, p. 138.

i radości przyszłej matki: nosić w sobie nowe życie to pielęgnować nadzieję i dobro oraz mieć wewnętrzną siłę, aby bronić swojego szczęścia. Infantka Nawarry, najmłodsza z bohaterek, odrzuca wszelkie uczucie, jakie może łączyć mężczyznę i kobietę, pogardza taką miłością, daje się natomiast uwieść kobiecemu wdziękowi Inès de Castro.

Postaci Joanny Szalonej i Inès de Castro służą też autorowi do podjęcia rozważań na temat władzy królewskiej; zarówno Ferrante, jak i kardynał Cisneros mają w tych kobiecych postaciach swoich doradców, którzy podpowiadają im rozwiązanie ich wątpliwości – podczas gdy Joanna Szalona proponuje nicość i śmierć, Inès głosi nadzieję i miłość. Wychowana, aby rządzić i dawać rozkazy, oswojona z intrygami dworskimi i podstępami monarchów, Infantka Nawarry wierzy głęboko w swoją misję wodza i monarchini.

Henry de Montherlant, poprzez postaci trzech kobiet, proponuje czytelnikowi subtelną analizę miłości i władzy, ukazując różnorodność i złożoność tych dwóch aspektów życia ludzkiego, tym bardziej że są one przedstawione nie jako zwykłe uczucie i zadanie, ale jako wszechwładne namiętności i pasje.

Słowa kluczowe: Henry de Montherlant, kobieta (kobieta w teatrze), miłość, władza.

Mots clefs: Henry de Montherlant, femme (femme dans le théâtre), amour, pouvoir.

Key words: Henry de Montherlant, woman (woman in theater), love, power.